

UNE BELLE EXPLICATION

Serge Meitinger

sergemeitinger.ral-m.com

À propos de *L'explication*, conversation avec Aude Lancelin, par Alain Badiou et Alain Finkielkraut, Paris, Éditions Lignes, 2010.

En cherchant dans mon *Petit Robert*, l'orthographe exacte du verbe « s'aguerrir », je prends conscience de son rapport avec le mot « guerre », rapprochement que je n'avais jamais encore fait dans mon esprit ; cela me renvoie, bien qu'il n'y ait *a priori* aucun rapport, à ce à quoi je songeais tout à l'heure à propos d'Alain Badiou : il est de ces personnes qui pensent les rapports politiques et sociaux en termes de guerre, prolongeant très sciemment et tout à fait consciemment la « lutte des classes » en guerre des classes. Il y a des ennemis et ceux-ci seraient à détruire : il n'y aurait pas d'autre alternative et il ne s'agirait donc pas d'adversaires politiques avec lesquels l'on entre dans le jeu de la représentativité par élections interposées, avec lesquels on négocie dans le cadre d'une constitution et d'un système avec toutes leurs régulations. D'ailleurs Badiou ne croit pas à la démocratie et ne pense pas une minute que nous vivions en un régime de ce genre ! C'est une caractéristique du gauchisme politique. S'arracher à ce genre de « bellicisme », ce serait une conversion aussi pour une frange non négligeable de la gauche française, hésitant sur le seuil entre gauche de gouvernement et gauche de révolution, frange sur laquelle se joue le sort du candidat PS aux présidentielles cette année (comme de sa politique ultérieure) et les chances mêmes de sa possible élection.

Malgré cette idéologie qui m'apparaît « belliciste », c'est un petit livre roboratif que *L'explication* entre Badiou et Finkielkraut ! Un bel échange à la hauteur des exigences intellectuelles et morales des deux protagonistes : comme quoi il est possible d'associer le droit de choquer (chacun des deux choque à sa manière et a des ennemis résolus et pugnaces) et le droit à la nuance : du moins se sont-ils accordé ce double droit l'un à l'autre ! Et nous pouvons, après lecture et méditation des arguments déployés, le leur accorder car ils le méritent. Bien sûr, l'opposition, à la fois idéelle et sensible, qui les sépare et place chacun comme aux deux bouts diamétralement opposés de l'échiquier idéologique et politique, est irréductible en raison des principes qu'ils adoptent et des résolutions théoriques et pratiques qu'ils en déduisent, en raison aussi de leur histoire personnelle.

L'un est classé, par ses amis comme par ses adversaires, du côté dit « progressiste », l'autre, par ses ennemis surtout, du côté « antiprogressiste » : ils récuse d'ailleurs tous deux ce simplisme et ne se sentent aucunement tributaires d'un camp qu'on pourrait dénommer avec ces termes trop galvaudés, bien que certaines de leur prises de position semblent en effet les porter plutôt vers tel et tel bord. Badiou est un internationaliste revendiquant l'idéal communiste (dont il projette toute la force et l'inventivité dans un futur encore indéterminé), flirtant avec l'extrême-gauche ; Finkielkraut un humaniste conservateur voire réactionnaire, attaché à l'héritage culturel et éthique de la France en son intégrité et intégralité (l'Ancien

Régime tout autant que la France révolutionnaire), soutenant le plus souvent la droite sarkozyste. Le premier épris d'égalité (valeur qu'il place au-dessus même de la démocratie en laquelle il ne croit guère) est avant tout hostile à la transmission héréditaire du patrimoine dont il aurait tendance à faire la source première de tous les abus du monde ; le second, soucieux de justice et lui aussi d'égalité, récuse tout ce qui transforme les revendications égalitaires en égalitarisme tout en étant farouchement attaché à la démocratie sous sa forme politique de démocratie représentative et à la transmission des héritages personnels et nationaux. Le premier fait plutôt facilement du passé table rase : cela ne lui laisse qu'un vague sentiment de mélancolie que l'école républicaine soit définitivement perdue, que la France soit dépassée et bientôt ignorée dans le chœur des nations (puisqu'il milite pour l'abolition des états-nations), et même que la langue française disparaisse en ce qu'elle a eu de fondateur et de déterminant ; le second veut préserver les valeurs et les repères culturels qui permettent à l'identité de se transmettre et de structurer un individu en son parcours de vie tout comme un collectif en ce qui entretient le « vivre ensemble ». L'un se met délibérément hors des prises de position subjectives et des états d'âme, visant toujours plus haut que l'individu et prêt à assumer des dégâts collatéraux, même graves, liés aux turbulences des avancées historiques (l'égalité en acte est parfois tyrannique et cruelle) ; l'autre s'affirme soucieux du ressenti de chacun et friand de vécu, même considéré en des histoires apparemment microscopiques mais révélatrices parce qu'elles concernent des destins, des parcours et des souffrances éventuelles ; il privilégie toujours un *pathos* incarné, répondant à une quête de sens intime et collective à la fois. L'un ne veut connaître que *l'histoire de l'émancipation*, de ses diverses conceptions à ses réalisations (pour la plupart inabouties voire franchement déviantes par rapport à l'idéal) et à son avenir, pour lui toujours encore à écrire ; l'autre ne veut rien laisser de tout ce qui a déjà, à son avis, contribué à la réalisation d'*une expérience humaine menée à sa plénitude* et il estime que chacune de ces réalisations fut, à chaque fois, la totalité accomplie d'une humaine possibilité et qu'elle a atteint ainsi un sens auquel l'avenir ne réserve nul dépassement, parce qu'il en ménage seulement d'autres actualisations possibles et toujours diverses.

L'antihumaniste a beau jeu de renvoyer à la tête de l'humaniste ce qu'il tient pour ses contradictions : puisque Finkielkraut dénonce l'égalitarisme qui nivelle et détruit le sens et la raison même des valeurs et des piétés filiales dans tous les domaines qui relèvent de la culture comme des relations collectives et intimes voire privées, comment peut-il fonder quelque espoir d'y remédier sur le système démocratique représentatif d'une part (médiatico-parlementaire comme aiment à l'appeler Badiou et ses partisans), d'autre part sur le régime sarkozyste ? Le premier étant, avec la cause démocratique en général et avec la loi du marché (ce qu'avait déjà diagnostiqué Tocqueville en son temps), le principal responsable de la déliquescence appelée démocratisation indéfinie et infinie des rapports humains dans le cadre des rapports marchands ou égalitarisme. Sarkozy accélérant par son libéralisme pratique et actif (les multiples réformes, celle de l'État, en particulier) la déliquescence dénoncée au lieu de l'endiguer. Badiou, l'antisioniste (qui passe aux yeux de certains de ses adversaires ou ennemis pour antisémite), reproche au défenseur d'Israël (qui ne saurait toutefois passer pour sioniste) de fonder sa défense de l'État hébreu sur un quasi « racialisme » au lieu d'envisager (comme lui le fait) le « Juif » comme l'un des plus beaux noms de l'universalisme potentiel et comme la réalisation anticipée de l'homme de nulle part et de partout, susceptible de porter de nouvelles valeurs pour l'humain.

De fait Finkielkraut, et c'est ce qui le piège au regard de son impitoyable adversaire qui se veut infiniment plus délié, lui, d'appartenances et qui, de la sorte, échappe mieux aux contradictions apparentes, tient aux filiations et aux leçons du passé. Il ne repousse pas en un

futur, sans doute utopique, la réalisation de l'homme, il ne tient pas tout ce qui a été vécu au fil des siècles par nos ancêtres, par nos lignées, par nous, pour une encore malhabile préhistoire qu'une épiphanie ultérieure et improbable accomplirait en histoire enfin humaine. C'est cette fidélité envers et contre tout (car il se veut fidèle aussi aux erreurs et même aux fautes dont il faut assumer l'héritage) qui le met souvent quasiment en contradiction avec lui-même. Par exemple, quand il éprouve « la nécessité de valider le sens de l'État » (dans le contexte d'une démocratie représentative et sous ce contrôle) et « l'esprit d'entreprise, l'un et l'autre ». Entreprendre, avoir la liberté de le faire, c'est accomplir une part éminente des possibles humains, mettre en œuvre des qualités, actualiser des valeurs, produire et créer ; cela peut aussi se réduire à la lutte de tous contre tous, à la loi du marché et du profit et à toutes sortes de distorsions comme de tricheries...

Et Finkielkraut finit par en revenir, comme tout humaniste à un moment ou à un autre, au cœur conscient et agissant de chacun, au « cœur intelligent » et sensible : quoi qu'il arrive, le partage des valeurs passe en lui et par lui ! Face à cela, l'antihumaniste a beau jeu d'ironiser : « Le cœur humain est divisé entre le bien et le mal, la belle affaire ! » et même de proclamer : « Sans l'horizon du communisme, sans cette idée, rien dans le devenir historique et politique n'est de nature à intéresser le philosophe » ! Il est vrai qu'il place au-dessus de tout, d'une manière platonicienne, ce qu'il appelle les « vérités » et qui ne relèvent ni de l'opinion, ni du débat, ni du consensus. Finkielkraut a raison de s'offusquer de ce qui ressemble alors furieusement à l'arrogance de celui qui sait pour les autres (et même s'il ne s'agit pas d'un savoir tout à fait donné pour consistant, il prétend du moins savoir de quel côté chercher) ! Cela ressemble bien à une forme d'élitisme voire d'aristocratie, et même en un sens peu sympathique. Le démocrate, lui, quand il est sincère et honnête, reste modeste ; il avoue sa part potentielle d'ignorance voire d'impuissance ; il ne nie pas qu'il soit susceptible d'inconséquence ; il ne refuse pas l'objection, la confrontation, la « conférence », même ou surtout si elle est critique ; il accueille qui le contredit avec intérêt et curiosité, espérant apprendre de lui, se modifier à son contact...

Les points de vue demeurent inconciliables et cela n'étonne pas. Les protagonistes ont du moins dialogué au sens plénier du terme : ils sont tout du long restés des adversaires et ne sont pas devenus des ennemis (alors que Badiou manie volontiers le terme : il connaît ses ennemis, Finkielkraut n'en est pas un, même s'il semble parfois fournir des arguments au camp adverse). Aucun des deux n'a travaillé à la destruction de l'autre, chacun a cherché seulement à le réfuter en raison, au moyen d'un argumentaire construit qui veillait à éclairer ses sources et sa progression étape par étape ; ils ont établi à deux, voire entre eux, ce « dissensus civilisé » que Badiou opposait avec quelque ironie au consensus mou de la démocratie qu'il rejette. Ils communient pour finir dans une même pensée (qui résulte d'un diagnostic), empreinte d'une haute et grave mélancolie : « la France, c'est fini » ! « La France n'a guère de chance de se sauver elle-même en tant que pays particulier et en tant qu'État. » Et même bientôt la langue sera finie, elle aussi, ajouterais-je : devenue langue morte ! Ce qui est plus affolant encore pour l'écrivain ! Se présentant tous deux, au total, comme de « vieux patriotes », l'un tente tout de même de sauver ce qui pourrait encore l'être quitte à passer pour réactionnaire et il s'énerve de ce que « la bien-pensance », qui est l'escorte intellectuelle et morale du libéralisme mondialisant, se moque sans aménité de la « tendresse » propre à ce « patriotisme de compassion », l'autre se jette avec énergie dans ce qui risque de passer pour une utopie (avec l'ambivalence qui s'attache au concept) afin surtout, il l'avoue lui-même, de lutter « contre cette mélancolie »... Triste constat final ! Qui risque bien, à y regarder de près, d'être aussi le nôtre ! Mais ce dernier est-il indépassable ?

Il nous faut reconnaître que le terrible constat : « La France, c'est fini ! » s'impose à nous depuis un bon bout de temps et que nous faisons tout pour l'oublier au quotidien ou le noyer dans la masse des multiples problèmes vivants ! Que nous sommes tentés, parlons pour nous, l'âge se faisant désormais sentir, de proclamer avec tant d'autres : « Après nous le déluge ! Profitons donc du temps qu'il nous reste ! ». Il faut dire aussi que trop longtemps, nous avons compté sur l'Europe pour nous faire échapper au bourbier et à la décomposition. Nous voulions croire que l'ensemble européen, en nous faisant changer de niveau mais aussi d'altitude, permettrait à l'essentiel d'être sauf et nous comptions sur le tandem France-Allemagne en particulier (comme Badiou lui-même prêchant dans une conférence faite à Buenos-Aires une véritable fusion, une « Françallemagne » !). Hélas ! le temps s'écoulant, l'Europe économique s'avère une simple courroie de transmission pour la mondialisation accélérée qui nous réduit ; quant à l'Europe culturelle et intellectuelle, elle n'existe toujours pas en tant que communauté vivante, le seul mouvement d'ensemble qui semble se dessiner est une muséification didactique du patrimoine, associée à une exploitation touristique des richesses à montrer moyennant finance à des badauds aisés et béats ! Rien d'un mouvement créateur et constructeur, l'innovation ou l'avant-garde se situant plus au niveau du recyclage des déchets et des structures héritées que dans une poussée vers l'avant effective, comme si la capacité tout autant que le désir d'inventer étaient mort-nés. Nous vivons sur le trésor des siècles comme ces Italiens à qui l'on reprochait plaisamment de vivre ou de survivre en exhibant le cadavre de leur grand-mère !

Du côté de la langue, c'est pour nous, parce que nous sommes « littéraires » jusqu'au trognon et aux couillons, plus inimaginable encore, ce retrait ou cet échec ou cette sécheresse, car elle nous tient au corps et tisse ce que nous appelons faute de mieux notre âme, cette langue que nous aimons autant que nos yeux. Nous continuerons à la cultiver, fût-ce seulement à part nous, jusqu'à notre dernier souffle, qui n'est plus si loin !

Alors, face à ces deux sources d'humiliation voire de désespoir, que penser, que faire, qu'espérer ? La « mélancolie » évoquée par le tandem de *L'explication* ? Elle a sa noblesse intrinsèque et elle a une longue histoire derrière elle : celle-ci n'est plus toutefois la mélancolie qu'Aristote attribuait à l'homme de génie, elle est plutôt réactive voire réactionnaire, elle risque d'être marquée par le ressentiment (qui reste à mes yeux le péché capital et le début de la fin). Badiou choisit, délibérément et en toute conscience, une fuite en avant dans ce que l'on peut bien appeler « une utopie », celle de « l'hypothèse communiste » à tenter de réaliser en dépit de tout et contre tout humanisme, tout tiers-mondisme, tout droit-de-l'hommisme, tout réalisme, par-delà l'optimisme et le pessimisme... Il n'y a d'histoire pour lui que celle qui peut prendre le nom d'émancipation, tout le reste est à vouer aux gémonies et aux latrines. Il y a là un parti-pris tranché, une poussée volontariste peut-être d'abord destinée à masquer la mélancolie en effet.

Finkielkraut ne veut, lui, rien perdre de ce que l'homme a bâti au fil des temps : c'est vrai au niveau collectif, il est pour l'entretien constant et vigilant de l'héritage patrimonial, mais en préservant et encourageant surtout les forces d'innovation encore latentes dans le génie réalisé en œuvres ; c'est vrai au niveau individuel, chaque vie est une construction complexe visant le sens et il refuse qu'au nom d'une émancipation toujours encore à venir, l'on condamne d'emblée, l'on réduise au silence, à l'échec, au non-sens, à une irrémédiable incomplétude tous les tracés et dessins et parcours des vies déjà accomplies au fil de l'histoire humaine. Il est pour la prise en compte, raisonnée et passionnée, de toute l'histoire en ses multiples possibilités de sens, en ses actualisations parfois contradictoires : il ne choisit pas au nom d'une certaine idée de l'émancipation entre la France révolutionnaire et la France

d'Ancien régime, par exemple. Il cherche à connaître et à comprendre ce qui était engagé de chaque bord en matière de sens actif et vivant. Il se donne à accomplir une tâche plus délicate et plus onéreuse que celle que prône Badiou, car elle exige vigilance et patience, art de la nuance et choix déterminé. C'est pourquoi il prend parti sur les valeurs et énonce souvent des jugements qui choquent la « bien-pensance » en place et particulièrement active dans les médias : il passe ainsi pour islamophobe (voire arabophobe) et pour réactionnaire ! Seulement parce qu'il essaie d'expliquer quels sont à ses yeux les enjeux essentiels, parce qu'il veille sur les valeurs telles qu'elles se sont mondialement incarnées et qu'il veut les voir continuer à produire leur part de vérité et les modes de vie qui vont avec (quitte à ce que certains pans de ces systèmes de références demeurent opaques et incompréhensibles l'un pour l'autre ou les uns pour les autres, comme le signalait Claude Lévi-Strauss dans sa fameuse conférence de 1971 à l'UNESCO : *Race et culture* qui provoqua un beau raffut) !

L'humaniste mélancolique qu'est Finkielkraut n'hésite donc pas à dire ce qu'il pense quitte à être vilipendé et, pour sa part (contre l'utopie communiste qui emporte Badiou), il a choisi la défense des valeurs de la République laïque en ce qu'il tient pour leur intégrité originelle ! Car en quoi peut bien consister la résistance à la « bien-pensance » niveleuse et hypocrite, à la destruction programmée des grands systèmes de références et des modes de vie, si ce n'est l'expression critique exacte de ce que l'on pense être vrai au risque de choquer *urbi et orbi* ! Cette expression exacte, accompagnée du raisonnement qui tente d'en établir le bien-fondé, recourt au verbe en son éloquence propre et veille à la pertinence de ce que la langue maniée avec subtilité peut mettre au jour. Ainsi ne cesse-t-elle de nuancer son propos et prône de fait la nuance qui permet seule d'établir la vérité des valeurs, vérité non monolithique mais adaptable, ajustable, toujours variationnelle ! Alors que la vulgate bien pensante, quelle qu'en soit l'obédience, réduit tout au slogan.

Est-ce là être réactionnaire ? Au sens propre, non ! Puisqu'il n'est pas question de revenir en arrière et de restaurer des modes de vie abolis, mais de prolonger dans le présent et l'avenir le ferment encore vivant des valeurs héritées. Mais bien sûr c'est exiger de tous et de chacun un travail de réflexion et de reprise qui est parfois difficile et coûte toujours un effort, un travail qui n'est pas récompensé selon les modes actuels de la rétribution (argent, jouissance, notoriété positive) et qui, le plus souvent, n'est pas même reconnu comme effort et comme travail. Le point sans doute le plus litigieux pour l'opinion publique toujours tentée par la simplification de portée idéologique – et qui constitue le cœur ou le clou de la démonstration de qui prône l'intelligence véritable des valeurs – c'est le point où leur convergence ne produit pas de lumière mais une opacité qui fait douter du programme, lui aussi utopique, lui aussi idéologique, de la *mondialisation* des valeurs (au prix toutefois d'une terrible « *démondanéisation* » qui interdit désormais à ces valeurs de « faire monde »). Non, il n'est pas sûr, et il n'est pas non plus souhaitable, que toutes les cultures et civilisations du monde convergent en un creuset où elles concasseraient et stériliseraient leurs ferments originels pour produire une version anémique bien qu'irénique des droits de l'homme réduits, de fait, aux droits et devoirs du consommateur universel. Être réactionnaire, c'est sans doute ne cesser de ravager, et par l'esprit critique et par le droit proclamé à la nuance qui exige l'examen des variantes et des variations, potentiellement infinies, et par la vigueur d'un verbe qui ne s'en laisse jamais conter, la vision simpliste qui voudrait qu'une civilisation de l'universel dût être un monde transparent et uniforme, monocorde et unanime, alors qu'il ne serait que paresseux voire ennuyeux, car de fait livré à la passivité et aux caprices bénins d'un homme renonçant à être créateur, producteur de son destin et quêteur de sens vivant, pour se faire le gobeur perpétuel de produits finis, adaptés par des manipulateurs habiles à ses prétendus désirs.

Dans cette acception du rôle à tenir, être réactionnaire a même quelque de chose de progressiste en son fonds et s'avère être un beau rôle ! Qui vaut bien la gesticulation, un peu fier-à-bras, du philosophe communiste ! Retenons aussi que le « dissensus civilisé » qui fait d'eux des adversaires n'en fait pas des ennemis et que, la guerre n'étant en rien à l'ordre du jour, ce qui les unit reste plus fort que ce qui les sépare : liberté de pensée et d'expression au sens plénier.

Mis au net le 15/04/2012